



*Petit Courrier des Dames*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2, près le passage de l'Opéra.  
 Manteau de satin doublé de pluche, Collet de velours garni de blonde, Chapeau  
 de velours orné de plumes, Robe de Bombasine Rayé de satin. Des magasins de  
 M<sup>r</sup> Burtj.





# PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,



## Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Px de l'abonnement { pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## MODES.

LA vue d'une infortunée persécutée par ses tyrans, repoussée par ses amis, victime de tous les remords de l'amour, livrée a toutes les angoisses de la misère, torturée par la faim, la soif, et expirant de besoin sur la terre, qui seule veut bien la recevoir, Jane Shore enfin, représentée pour la dernière fois par miss Smithson; tel est le spec-



tacle qui avait attiré la foule au Théâtre Favart. La réunion d'élégantes qui ornaient la salle offrait une charmante variété dans les toilettes : bérêts, chapeaux, bonnets, coiffures en cheveux, tout était du meilleur goût. On voyait des robes en velours, en satin noir, en popeline cerise, verte ou bleue; différentes étoffes à dessins turcs ou chinois, ayant des raies de quatre doigts de largeur; des plumes, dites saules pleureurs, tombaient, du sommet de la tête, sur les épaules de plusieurs élégantes; des aigrettes et des fleurs ornaient des bérêts en velours, en satin, en gaze perlée; beaucoup de manches blanches; quelques pélerines en blonde à la *vielle*; des boas en assez grande quantité pour faire le tour de Paris, si on les avait attachés à la suite l'un de l'autre; beaucoup plus de garnitures en perles qu'en autres bijoux.

Dans une loge, on remarquait deux jeunes créoles habillées en mousseline blanche, une grosse chaîne d'or sur le cou, des bracelets formés par une chaîne d'or qui entourait le bras plusieurs fois; pour coiffure, rien que leurs longs cheveux noirs comme l'ébène, relevés en nœud sur le sommet de la tête.

Vers la fin du second acte, plusieurs des premières loges étaient encore vides; dès que l'une d'elles s'ouvrait, c'était le signal de l'apparition de quelques nouvelles élégantes, dont la tardive arrivée atteste ordinairement toutes les recherches employées à la toilette. C'est alors que l'on vit entrer des bérêts dont la circonférence semblait être prise sur la proportion d'un tonneau. Il y a plus d'originalité que de goût dans cet excès d'exagération. Un de ces bérêts, en crêpe oiseau de paradis, était supporté par une guirlande de grenade; un autre en velours noir, garni tout autour de têtes de marabouts arrêtées sur le côté par un bouquet d'aigrettes.

Une jolie femme blonde avait un petit chapeau en velours noir, forme à la *François 1<sup>er</sup>*, posé très de côté sur la tête; il était orné de petites plumes cerise, placées en retombant autour du front; un très-grand nœud, formé d'une longue bande de velours noir coupée en biais, accolée à un ruban de satin cerise, et liserée de l'autre côté par un passe-poil cerise, était attaché sur un côté du cha-

peau et avait des bouts qui retombaient presque jusqu'aux genoux.

On remarqua aussi deux belles femmes qui arrivèrent très-tard, et dont l'apparition fut devancée par celle des saules pleureurs qui ornaient leurs chapeaux, et qui étaient d'une telle longueur qu'ils se faisaient apercevoir quelques minutes avant la tête qui les portait. Ces mêmes élégantes sont entrées avec des pelisses de gros de Naples moirées, l'une blanche, l'autre rose; ces pelisses étaient ouatées et froncées néanmoins autour de la taille, sur laquelle elles étaient fixées par un large ruban. Lorsque cet accoutrement fut enlevé, on vit des robes de satin fond blanc, à grands dessins en ramage, représentant particulièrement des œillets chinois peints en toutes couleurs; l'une de ces robes était garnie en blonde, l'autre en franges nouées et nuancées.

A la fin du spectacle, on entendit quelque rumeur vers un point de la salle; c'était la jolie M<sup>me</sup> R\*\*\* qui arrivait dans sa loge, et qui apparaissait avec un manteau d'un genre tout nouveau et tout original: il était de diverses couleurs rapportées, et ne ressemblait pourtant point aux écossais. Il fut trouvé distingué, bizarre, extravagant même; mais il fit fureur parce qu'on n'en avait point encore vu. Bientôt on apprit que c'était un manteau *Navarin*; mais M<sup>me</sup> R\*\*\*, aussi capricieuse que coquette, ou craignant peut-être une trop prompte imitation, eut beaucoup de mal à avouer que l'on pouvait encore trouver quelques manteaux semblables au sien chez M. Delisle, qui se ferait réellement trop d'ennemies parmi les femmes, s'il avait l'imprudence de ne découvrir ses nouveautés qu'à une seule.

Plusieurs loges étaient aussi occupées par des artistes distinguées de nos principaux théâtres; on remarquait entre autres celle où était M<sup>me</sup> Gav....., dont le talent s'est conservé dans toutes les mémoires, et dont les grâces se retrouvent dans ses moindres mouvemens: venue aussi pour admirer le talent de miss Smithson, on l'entendit s'écrier, à l'instant où la malheureuse Jane Shore rend le dernier soupir: « Parfait! elle n'en reviendra pas! » mot plein d'originalité, plus significatif que tous les éloges, et



digne également de l'actrice étonnante qui l'inspira et de la femme spirituelle qui le fit entendre.

— Un grand nombre de personnes ont désiré savoir où elles pourraient se procurer les manteaux représentés dans la gravure n° 513; ces manteaux sont de l'invention de M<sup>me</sup> Huchet, rue Sainte-Anne, n° 14.

## LETTRE

DU CHEF DES OSAGES A UN DE SES COMPATRIOTES.

~~~~~

Ami de mon cœur, la grande ville des Parisiens est loin derrière nous; de la France nous sommes passés dans un état qu'on appelle les Pays-Bas, sans doute pour signifier un petit gouvernement. Je t'ai promis en te donnant le baiser d'adieu, de t'envoyer quelques détails sur notre long voyage, et je veux aujourd'hui tenir ma promesse.

A notre arrivée, il y avait un grand personnage dont toutes les bouches répétaient les louanges: on célébrait sa grandeur, la bonté de son caractère, la douceur de son accueil; il s'appelait, je crois, la Girafe. C'était, si j'ai bien compris, un habitant de l'Afrique que son roi avait envoyé en ambassade en France. Il était l'idole des habitants des bords de la Seine, et l'objet de leur admiration. Malgré cette illustration, toute l'attention s'est bientôt portée vers nous, et les soins qu'il avait reçus nous ont été accordés à notre tour. On nous avait logés au haut d'un édifice immense, comme tous ceux de Paris; je ne pouvais point regarder dans la rue sans avoir la tête toute troublée. Quoiqu'il fallût monter une échelle qui ne finissait point, pour parvenir jusqu'à nous, les visiteurs accouraient en foule. La dernière fois que je revins d'un combat, avec les chevelures de quarante de nos ennemis, je reçus moins d'honneur de mes sujets, que les Parisiens ne m'en ont fait ici. Ils nous donnaient des salutations profondes, nous adressaient mille questions et nous accablaient de caresses. Il y en a un qui, par politesse, a voulu embrasser ma femme de voyage, la belle Crackstowrizacwna que j'ai amenée avec moi; j'avoue que cette attention me contrariait, mais on



m'a assuré que c'était l'usage de ce pays, et j'eus peur d'avoir l'air trop sauvage, si je me fâchais.

J'aurais bien aimé à parcourir la ville à mon aise et à pied. Mais on ne voulut pas souffrir que je prisse cette fatigue ; nous trouvions toujours à notre porte, pour nous faire marcher, de grandes boîtes roulantes, qu'on appelle ici des fiacres. J'avoue que les chevaux qui y étaient attelés n'étaient ni très-beaux, ni très-agiles, mais il paraît que, dans ce pays, on se fait un devoir de ménager les bons chevaux et qu'on ne les emploie jamais pour ces sortes de voitures.

Quand nous allions dans quelque endroit public, on s'empressait toujours de nous faire escorter par une troupe d'hommes armés : c'était une garde d'honneur que la ville nous fournissait. Les Parisiens se pressaient autour de nous pour nous adresser leurs hommages, et la foule était si grande que nous avons manqué une ou deux fois d'avoir l'honneur d'être étouffés par nos admirateurs.

Tu t'imagines peut-être que j'aurai dépensé dans mon voyage le trésor que j'ai emporté, et que j'avais composé du butin de cent combats : point du tout, ami de mon cœur. Les habitans de cette ville sont si bons, que loin de nous demander de l'argent, ils nous en donnèrent pour nous amuser ; on nous a largement payés pour aller à l'Opéra où il y a des hommes qui crient comme des sourds, et d'autres qui sautent comme des écureuils ; on nous a payés pour aller à un grand jardin qu'on appelle Tivoli, et où l'on met le feu à tous les arbres à la fin de chaque fête : partout où nous avons voulu nous montrer, on nous a fait fête, et ce qui ruine, dit-on, les gens de ce pays-ci nous a enrichis. Tous ces spectacles nous amusaient beaucoup ; d'ailleurs pour augmenter notre jouissance, nous avions toujours soin de prendre avec nous des provisions et nous mangions en admirant. On voulait nous faire croire que cela n'était pas poli, mais nous avons bien vu qu'on se moquait de nous. Plusieurs fois, les acteurs eux-mêmes se mirent à table sur le théâtre, et nous pouvions bien en faire autant dans la petite chambre ouverte où l'on nous avait placés.

Mon portrait et ceux de mes dignes compagnons se trou-



vaient chez tous les marchands : il faut que les gens de ce pays-ci aient une merveilleuse facilité pour saisir la ressemblance, car aucun ne s'était approché de nous pour copier notre figure, et cependant il y en a plus de cent qui l'avaient dessinée. Nous avons vu, dans la rue, des femmes qui avaient nos figures peintes sur leurs sacs, sur leurs robes, et j'ai su même qu'on nous avait modelés avec une espèce de pâte qu'on nomme pain-d'épice.

Tu peux juger de notre joie à toutes ces distinctions. Que je serai glorieux quand je reparaitrai parmi vous, tout couvert de ma nouvelle gloire : quelle illustration pour ma race ! Qu'il me tarde de vous revoir pour vous raconter avec plus de détails toutes ces particularités curieuses !

Adieu, si cette lettre peut t'intéresser, je t'en adresserai bientôt une autre où je te ferai connaître quelques-unes des habitudes que j'ai remarquées dans cette grande ville. Ton ami pour la vie.

#### MÉLANGES.

— La reprise de *l'Italiana in Algeri* a été un jour de fête et de triomphe pour les dilettanti. La salle des Italiens a de nouveau retenti des trépignemens et des acclamations qui depuis long-tems n'étaient plus prodigués qu'à des accens en horreur au dieu de la mélodie. *L'Italiana* a été exécutée avec un ensemble et un talent admirables par Galli, Graziani et surtout M<sup>me</sup> Pizaroni qui a déployé dans son rôle tout le charme et la puissance de sa belle voix.

— M<sup>lle</sup> Mimi Dupuis a terminé, par le rôle de *la Sonnambule*, ses débuts qui ont été autant de succès à l'Académie Royale de Musique. Elle est sortie avec gloire de l'épreuve difficile de succéder à M<sup>me</sup> Montessu dans un rôle où cette dernière a laissé au public de si charmans souvenirs, M<sup>lle</sup> Mimi Dupuis ne s'est pas traînée sur une imitation servile ; elle a suivi ses propres inspirations en appelant à son secours ses auxiliaires naturels, la grâce, la beauté et l'intelligence. Son triomphe a été complet, et cette soirée a marqué sa place au premier rang comme mime de l'Opéra.

M<sup>lle</sup> Bertin qui, par la sublimité de ses conceptions, a



mérité l'admiration des petites maîtresses des siècles passés, et a laissé un nom immortel dans les annales des modes, avait exécuté, pour la reine Marie-Antoinette, un bonnet dont l'édifice, en fleurs, plumes, gazes et rubans, surpassait en hauteur tout ce qu'on avait vu jusqu'alors; cependant la belle souveraine ne le jugea pas encore assez élevé, et y fit ajouter d'autres ornemens. Quand l'heure de la toilette fut venue, elle ne vit pas sans surprise son coiffeur entrer avec un meuble dont elle ne l'avait jamais vu se servir auparavant; c'était un marche-pied à plusieurs gradins. Comme la reine se récriait sur cet étrange appareil, le coiffeur, s'avançant gravement et faisant un profond salut, lui fit observer qu'il ne pourrait pas remplir convenablement son ministère s'il ne dominait la coiffure de Sa Majesté, et que, s'il ne s'élevait pas de trois et quatre marches, il ne pourrait atteindre à la moitié de sa hauteur. La reine s'étant assurée, à son grand amusement et à celui de tout son cercle, de la vérité du fait, consentit à voir son coiffeur, pour ainsi dire, perché au-dessus de sa tête, et le *nec plus ultra* de mademoiselle Bertin se trouva ainsi parfaitement établi sur le front de la plus gracieuse princesse de son tems.

— Une élégante se récriait, dans le magasin de modes le plus célèbre de la capitale, de ce que les nouveaux chapeaux, marchant sur les traces des bonnets de M<sup>lle</sup> Bertin, étaient déjà d'une ampleur telle, que sa voiture ne pourrait plus les contenir. « Je puis, madame, répondit sérieusement le propriétaire de ce magasin, vous indiquer un carossier » qui fait des voitures pour mes chapeaux. »

— Un journal, qui a inséré dernièrement une ode sur Navarin, de M<sup>r</sup> V. Hugo, qualifie le talent de cet auteur, de *talent original*. Certes, on ne peut lui refuser ce genre de mérite, n'aurait-il pour titre que les vers suivans de cette même ode :

Depuis long-tems les peuples criaient : *Grèce*,  
*Grèce, Grèce!* tu meurs! Pauvre peuple en détresse,  
 A l'horizon en feu chaque jour tu décrois, etc.



## ANNONCES.

— L'excellente méthode de M. Roberston pour l'enseignement de la Langue Anglaise, est généralement appréciée, et une foule chaque jour plus nombreuse s'empresse de suivre ses cours. Les personnes qui, par leur position, ne peuvent assister aux leçons de cet habile professeur, trouveront un grand dédommagement à cette privation, en lisant le journal qu'il publie deux fois par mois, sous le titre de *Robertson's Magazine, Journal Grammatical et Littéraire de la Langue Anglaise*, dont la seconde édition, qui vient de paraître, sera probablement enlevée aussi promptement que la première. Toujours concis et clair dans l'exposition de ses principes, judicieux dans le choix de ses exemples, l'auteur sait en outre, par des anecdotes bien choisies et tirées des meilleurs écrits de l'Angleterre, répandre quelques fleurs sur l'étude, toujours si aride, d'une langue étrangère.

Il vient de paraître chez Simon Gaveaux, éditeur marchand de musique, boulevard des italiens, n° 2, au coin du passage de l'Opéra des contredanses en trois quadrilles, arrangées pour le piano, par Baudouin, chef d'orchestre des bals de S. A. R. Madame Duchesse de Berry, sous le titre de *Répertoire* des jolies chansonnettes, de M. Amédée de Beauplan; le grand nombre des amateurs qui journellement les chantent dans ces salons, ne pouvaient qu'applaudir à une aussi heureuse idée, qui en renouvelle encore le succès.

NOTA. Ces mêmes quadrilles sont arrangés pour deux violons, en quatuor et orchestre, et pour le piano, avec accompagnement de violon, flûte ou flageolet (*ad libitum.*)

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, Rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 517.

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais.